

Mélanges Littéraires.

DANIEL O'ROURKE, OU LE RÊVE D'UN IVROGNE.

Dans un village d'Irlande vivait jadis un pauvre paysan crédule et naïf, fort honnête homme du reste, n'ayant d'autre défaut qu'un penchant un peu trop vif pour les joies du cabaret et un amour trop prononcé pour l'ale et le whiskey, deux boissons qu'il confondait dans ses désirs journaliers, et qui souvent troublaient son cerveau déjà affaibli par l'âge. Un jour, son jeune seigneur revient d'un lointain voyage : grande rumeur au village, grande fête au château ! Le bon Daniel n'y manque pas ; il a pour son maître une tendre dévotion, et se fait un devoir de le lui prouver par mainte ardente libation. Vers le soir, tous les convives réunis dans la cour du château s'en retournent de côté et d'autre à leur ferme. Daniel, qui a encore quelques mots à dire à un généreux flacon d'eau de vie, reste seul. Enfin il se lève, il dit adieu à cette journée de bonheur, et s'achemine vers la vallée où sa femme l'attend dans sa cabane ; or, le long de sa route il lui arrive des événements prodigieux dont on parlera longtemps encore dans les veillées d'Irlande. Mais laissons le digne Daniel raconter lui-même l'histoire de ses pérégrinations et de ses angoisses.

Je m'en allais, dit-il, songeant à toutes les belles bouteilles que notre généreux seigneur nous avait fait libéralement servir, et regrettant seulement que le temps eût passé si vite. Arrivé au bord d'une rivière qu'il me fallait traverser, je m'arrêtai. La soirée était superbe, le ciel étincelait d'étoiles. Je me rappelle que ce jour-là est un des jours de fête de la sainte Vierge ; je regarde le ciel, je fais un signe de croix ; en même temps mon pied glisse, et me voilà dans l'eau. Ah ! malheureux pêcheur, me dis-je, tu es perdu ! Cependant je recueille mes forces, je nage de côté et d'autre, et finis par atteindre les rives d'une petite île déserte. — Que faire ? Je m'en vais à travers cette île, épouvanté de ma solitude, transi de froid, ne sachant où chercher un refuge, quand tout-à-coup j'aperçois une grande ombre qui me dérobe la clarté de la lune. Deux ailes immenses s'agitent dans les airs, et un aigle, tel que je n'en ai jamais vu, s'abat auprès de moi avec un bruit pareil à celui du tonnerre.

— Eh bien ! Dan, me dit-il en me regardant fixement, comment te trouves-tu ? — Assez mal pour le moment, lui répondis-je stupéfait d'entendre cet oiseau sauvage parler en bon irlandais ; j'aimerais mieux être dans ma ferme. Il me demande par quel hasard je me trouve, au milieu de la nuit, dans cette île abandonnée, et moi je lui raconte comment, ayant bu quelques gouttes de trop, je m'étais laissé tomber dans l'eau. — Ecoute, me dit-il alors, quoique ce soit une grande faute de ta part de t'enivrer ainsi un jour de fête de la Vierge, cependant, comme tu es un brave homme et que tu ne me lances point de pierres, ni à moi ni à mes petits, je veux exposer ma vie pour toi. Assieds-toi sur mon dos, et je t'emporterai dans ta demeure. Puis, voyant que j'hésitais : — Crois en ma parole, ajouta-t-il en mettant sa patte sur sa poitrine, sans moi tu ne peux sortir de cette île.

— Allons, soit, m'écriai-je ; et je m'assis sur son dos, et j'enlaçai mes bras autour de son cou pour ne pas tomber. Il prend son vol, il s'élance dans l'air comme une alouette. Saisi de frayeur, je le conjure de descendre vers ma ferme.

— Me prends-tu donc, dit-il, pour un sot ? ne vois-tu pas dans les champs deux hommes armés de fusils ? et crois-tu que pour le plaisir de te ramener plus vite chez toi je veuille m'exposer à être tué ? Et il continue à s'élever toujours plus haut. La terre échappe à mes regards, les nuages flottent à mes pieds. Nous ar